

Achève-moi au bord de la route

**Textes rédigés lors des ateliers d'écriture
au Collège Pasteur à Lavelanet
dans le cadre de [l'Ecole des Ecrivains](#)
au printemps 2012.**

Un petit mot d'accueil

Quand on écrit les premières lignes d'une histoire, on sait rarement comment elle va finir. On met les personnages en place, on leur jette deux ou trois bâtons dans les roues, puis on les regarde se débattre et s'en sortir tant bien que mal.

Lors de la première rencontre au Collège Pasteur de Lavelanet, j'ai proposé aux élèves d'inventer la suite d'une de mes nouvelles et de l'achever à leur manière.

Ils sont tous partis de la même situation : un personnage marche la nuit sur le bord d'une nationale, un bidon d'essence à la main. Il se dirige vers une station-service et pourtant son bidon n'est pas vide.

Que fait-il là ? Quel idée a-t-il en tête ? Comment s'est-il retrouvé dans pareille situation ?

Voilà quelques unes des questions auxquelles les élèves de Lavelanet ont répondu, à travers leurs histoires à rebondissements et à révélations. À vous de découvrir leur travail, à présent, si le cœur vous en dit. J'aime autant vous mettre en garde tout de suite : ces filles et ces garçons ne manquent pas d'imagination, vous vous embarquez pour un redoutable voyage !

Bonnes lectures !

Nicolas Ancion

PS : A la fin du recueil, vous pourrez aussi découvrir la fin de la nouvelle que j'avais imaginée de mon côté. Ce texte, ainsi que sept autres, servait de démarrage à un concours d'écriture intitulé Achève-moi. Pour plus d'infos, n'hésitez pas à visiter : www.achevemoi.be

Un dernier pour la route

Si on t'avait dit qu'un jour, tu marcherais à pied, le long de la route, avec un jerrycan d'essence au bout du bras, tu ne l'aurais pas cru. Pas sur la nationale qui passe derrière chez toi, pas à cinq minutes à pied de ta villa. On tombe en panne au bout du monde, au coin d'un bois, au bord d'une falaise, aux portes du désert, pas dans l'allée de son garage, entre le portillon électrique et la boîte aux lettres. Pourtant, cette nuit, tu marches et tu sais que la station-service la plus proche est à douze kilomètres. Une fameuse distance, à tailler dans le noir, guidé par la peinture blanche au bord de la route, la silhouette des poteaux parfois et la lumière aveuglante des phares, de temps à autres.

Les voitures te dépassent sans s'arrêter.

Un homme seul au bord de la route, ça fait peur. On appuie sur la pédale, le moteur gronde et toi, toujours silencieux, tu vois les feux rouges s'éloigner, rapetisser puis disparaître. Tu marches sans tourner la tête et cette solitude te fait un bien fou. Même si le bidon de plastique pèse dans ta main, même si le bruit de l'essence secouée flique et floque au rythme de tes pas, tu savoures le calme de cette route de nuit.

Tu te demandes d'ailleurs pourquoi tu marches si rarement, pourquoi, comme tous les autres, tu t'assieds derrière ton volant pour le moindre déplacement. Sans doute parce qu'on a toujours payé ta voiture, ton essence, ton assurance. Parce que tu travaillais pour une des plus grosses compagnies pétrolières aussi. Tu roulais en quatre-quatre comme tu portais la cravate, le costume trois pièces et les valises pleines de billets pour graisser les rouages des administrations un peu poussiéreuses. Tu en as vu, du paysage : des pays sans touristes en Asie du Sud-Est, des coins reculés en Afrique et des anciennes républiques soviétiques, dont tu n'as pas même retenu les noms; tous ces paysages, tu les as regardés de haut tandis que ton jet atterrissait, puis défilait derrière les vitres teintées des voitures de fonction, avec chauffeur et air conditionné, tu avais de la chance, c'est ce que tout le monde disait autour de toi, un boulot bien payé, qui te faisait voyager, un employeur royal, qui n'avait jamais hésité à récompenser ta fidélité : vacances au Vanuatu, aux îles Fidji, à la Barbade, tu aurais pu te lasser des îles et des mers vertes mais tu as profité de tout ça sans compter et tu n'as jamais imaginé que tout cela pourrait avoir une fin.

Découvrez les différentes suites dans les pages qui suivent !

Le foot fait le bonheur ... ou pas !

Quand du jour au lendemain un type plus grand que toi, plus compétent que toi, et surtout avec une plus belle voiture que toi, débarque, et prend ta place de manager dans une des plus grosses compagnies pétrolières du marché, qu'est-ce que tu deviens ? C'est tout ce qui te restait.

Car oui, tout ce que t'as, c'est ton boulot, les matchs et les bières. Il ne te reste plus rien, tout s'écroule. Quand ton salaire était de 6000€ par mois, et qu'il passe à un 0 de moins.

Oui, tu serais capable du pire pour retrouver ton poste.

Six mois plus tard, jour pour jour, tu es à la fois désemparé et perdu : tout a changé à présent. Six mois de chômage, Six mois avec quarante-deux rendez-vous chez Pôle Emploi et pas de travail. Cent quatre-vingt-quatre jours que tu es à découvert, que tu ne peux plus payer tes factures et que tu ne sors plus, onze mille quarante-et-une heures que tes amis t'ont oublié, bizarrement, depuis que tu as été licencié.

Tu hais cet homme plus que tout ; à cause de lui, tu ne vis plus.

Là, maintenant, tu n'as qu'une seule envie : tuer l'idiot qui a inventé le proverbe « l'argent ne fait pas le bonheur » parce que c'est tout le contraire, tu en es la preuve vivante !

Ta télé écran plat 130cm est cassée et tu n'as pas assez d'argent pour la réparer ou en acheter une autre, et ce soir, c'est le grand match Chelsea/Bayern : la finale de la ligue des champions !

Et pour rien au monde tu ne raterais ce match.

Tu as besoin d'une télé, et c'est là que cette idée t'est venue : tu vas prendre la télé de cette tronche de cake, avec ses lunettes de mouche et un ventre semblable à celui de René la taupe. Au passage, tu en profiteras pour brûler sa voiture.

Sauf que sa maison se trouve à peu près à treize kilomètres et que ta voiture vient de tomber en panne. Tu prends le bidon vide que tu rempliras à la station-service, qui, par chance, se trouve sur ton chemin.

Tu marches, tu marches, tu marches, et malgré l'épuisement et la rage, tu te tiens debout.

Une fois arrivé à la station, tu remplis un fond de bidon avec le peu d'argent qui te reste. Plus qu'un kilomètre et tu pourras enfin avoir ta vengeance, plus que dix minutes et tu pourras enfin regarder ton match avec TON nouvel écran plat.

Amina Afnaï et Vanessa Fuentes

Vengeance

Rappelle-toi. C'était un 5 octobre, et comme chaque matin, tu prenais ton café avec cet habituel costume, avant de partir sans même t'être brossé les dents. Peu importe. Tu le savais, plus ton haleine était insupportable, plus les conversations avec ton employeur étaient courtes. Tu savais aussi que si tu restais à parler avec lui, tu finirais par dire tout ce que tu avais gardé en toi pendant toutes ces années où tu avais travaillé dans sa compagnie.

Certes, il récompensait ta fidélité, ton travail payait tous tes besoins... Mais il fallait bien l'avouer, c'était un con. Mais tu ne disais rien, tu avais besoin de ce travail. Tu ne savais pas que ce serait ce jour-là que tu lâcherais tout, et encore moins de cette manière.

Tu savais pourtant que je te détestais d'avoir volé mon job, parce que cette place que tu occupais, c'était la mienne.

Si tu n'avais pas bu les quatre verres que je t'avais offerts, à l'heure de dîner, alors que je savais que tu ne supportais pas notre employeur et que tu ne tenais pas l'alcool, tu ne serais pas allé dans son bureau lui crier en pleine tronche "Je démissionne !" avant de lui lancer tout ce que tu avais toujours rêvé de lui dire. Tes phrases n'étaient jamais sans une injure, et ton visage était plus rouge que ta collègue, Camille, qui l'était chaque fois qu'elle riait.

Deux minutes après, sur Facebook, tu avais une invitation : "Pot de départ de Julien" Je t'avais bien eu, et j'allais récupérer tout ce que tu m'avais pris.

Tu avais dû rendre tous les biens qu'il t'avait offerts, et, cerise sur le gâteau, ta femme était partie, avec moi, en plus. Tu n'avais plus rien, c'est moi qui avais tout récupéré : ton boulot, ta bagnole, ta femme.

Bien sûr, tu as voulu te venger... tu en as mis du temps à me chercher, tu en as parcouru, des kilomètres, aux quatre coins de la France. Ta bagnole a finalement rendu l'âme entre Narbonne et Carcassonne et tu es rentré chez toi.

C'est comme ça que tu t'es retrouvé sur cette route. Avec ton épave rouge cabossée dont tu ne t'étais plus servi depuis des années, qui est tombée en panne quelques secondes après avoir démarré.

Tu étais en train d'errer sur la route, pour aller à la station-service la plus proche, à douze kilomètres. Douze kilomètres, à pied, en pleine nuit, c'est long. Surtout qu'avec la gueule que tu tirais, personne n'aurait été assez fou pour s'arrêter et te proposer de t'emmener.

Deux heures. Deux heures que tu avais marché pour arriver à la station d'essence. Tout ça pour ne réussir qu'à avoir un fond de bidon. Tu le savais, ça ne te suffirait pas... Mais ce fond pourrait te servir à autre chose, contre moi, peut-être. Sauf que tu ne savais toujours pas où j'étais.

Parce que, finalement, c'est moi qui t'ai retrouvé... Le seul moyen de te fuir, c'était de t'attendre.

Et moi, je t'ai vu. Sans le savoir, tu es passé juste là où je me trouvais. Appuyé sur le rebord de TA fenêtre, je t'observais. Sauf que tu as tourné la tête sans que j'aie eu le temps de réagir... Tu m'as regardé, je t'ai regardé.. Je n'ai jamais vu quelqu'un aller aussi vite de toute ma vie. Tu as défoncé la porte, tu es arrivé sur moi comme une furie et tu m'as plaqué contre le mur avec ton coude, en essayant d'ouvrir ton bidon. Sauf que tu n'y es pas arrivé. J'avais eu le temps d'attraper le vase que j'avais préparé sur la table et de t'assommer.

J'ai appelé la police, qui a appelé l'ambulance. Tu n'étais pas mort, ils t'ont embarqué. Je ne risquais plus rien. Tu avais voulu me tuer, je m'étais juste défendu. J'allais pouvoir vivre ma vie, celle que tu m'avais volée, peinard. Toi, tu finiras en tôle ...

La roue tourne.

Il m'en reste une

À force de trimballer des valises d'argent, on finit par se faire repérer par toutes sortes de gens mais surtout par des voleurs ...

Mardi matin

À 8h du matin, tu te douches, tu t'habilles avec ton habituel costume cravate, tu pars à ton travail à 9h. Tu n'as pas remarqué au fond de la rue, un 4x4 noir aux vitres teintées, avec un mec sur le trottoir qui porte des jumelles.

Mardi soir

Tu es rentré crevé, tu t'allonges et tu t'endors car ce soir tu as un rendez-vous avec ton patron. À 18 h tu es réveillé par un bruit, le téléphone qui sonne, ta mère affolée qui te dit que ton père a disparu.

Tu te précipites à ta voiture, mais le réservoir est percé, tu n'auras fait que quelques mètres avant de tomber en panne. Tu rappelles ton patron et tu vas chercher de l'essence.

Sur le bord de route (nuit du mardi au mercredi)

Avec toutes les choses qui t'arrivent aujourd'hui, tu n'as rien remarqué et c'est ça qui va causer ta perte.

Les voleurs qui te suivent depuis ce matin ont décidé que c'était le moment de passer à l'action. Le mec aux jumelles t'avait remarqué, seul sur cette route. Ils prennent le 4x4 et te suivent.

Au moment où tu remplis ton jerrycan, ils t'attrapent et t'emmènent directement à leur planque. Ils te proposent d'aller chercher ton fric à la banque. Sinon ils tuent ton père et ta mère.

Mercredi matin à la banque

Heureusement, un collègue de travail t'a reconnu, il appelle tout de suite les flics qui retrouvent la trace des bandits.

La fusillade commence mais un des bandits s'enfuit pour aller te rejoindre à la banque où tu as accepté d'aller chercher le fric.

Pour tes parents, c'est trop tard : les policiers les retrouveront chez eux, couchés au sol avec une balle dans le ventre.

Pendant ce temps-là, tu es en train de prendre le fric quand tu vois le bandit arriver avec un flingue. Il a peu d'avance sur les policiers qui arrivent juste derrière lui. Il tire sur les policiers, tu en profites pour t'échapper mais il te réserve un "headshot".

GAME OVER

Thibaud Ricard et Romain Larese de Pol
Coup de foudre

Et maintenant que tout est fini, Tu te retrouves tout seul au bord de la route, en pleine nuit, avec ton jerrycan d'essence à la main, toi qui marches tout seul sans savoir où aller passer la nuit après t'être fait renvoyer de ton boulot, ton sale boulot.

Ce soir tu marches tout seul avec de la merde sous les chaussures. Toi seul, avec ta merde et ton jerrycan.

Tu arrives afin à la station-service : elle est fermée et ils ne veulent pas t'ouvrir, parce que c'est la nuit, que tu n'as pas tes papiers et que tu as sûrement une sale tronche. Peut-être même vont-ils appeler les flics.

Tu es seul en face cette station-service en attendant qu'on t'ouvre mais tu sais que tu pourras toujours attendre et qu'ils ne t'ouvriront jamais. Mais tu restes quand même, tout seul à entendre les voitures passer, à croire qu'une d'elles s'arrêtera peut-être pour te prendre...

Tu t'es allongé pour réfléchir, et tu t'es endormi... C'est le cri strident de la sirène de police qui t'a réveillé. Tu commences à courir, tu enlèves tes chaussures qui puent, et tu cours, tu cours, avant de te faire renverser par la voiture de police.

Tu t'es réveillé sur un lit d'hôpital, les mains menottées aux barreaux du lit. Une jolie infirmière rentre dans la chambre, belle, jeune, brune aux yeux verts, bien faite. Coup de foudre ! Tu n'oses pas dire un mot.

Quand les policiers rentrent dans la chambre pour te questionner, la belle infirmière te regarde bizarrement et sort. Pendant l'interrogatoire, tu ne penses qu'à elle... Comment peut-elle s'appeler ?

Tu te réveilles, l'infirmière est là... Toujours aussi belle. Tu essaies de lui parler mais elle t'évite. Elle doit déjà savoir que tu n'es qu'un dealer, un voleur qui a trafiqué dans tous les pays où l'on peut trafiquer.

Sur sa poitrine tu lis l'étiquette : elle s'appelle Camelia. Son nom correspond parfaitement à la douceur de son visage. Peut-être la vie t'apporte-t-elle là une seconde chance.

Marina Lorenzato et Andréa Monié

Une vie pas comme les autres

En sortant de l'université, tu es devenu comptable. Tu as réussi à te faire un nom dans ce métier et tu t'es fait repérer par une grande société qui t'a fait devenir riche.

Tu étais comme sur un nuage et tu as tout perdu d'un coup à cause de ton dernier trafic d'armes en Afrique, qui était ta dernière chance dans cette entreprise. Tu t'es fait arnaquer !

Tu as failli perdre la vie dans la fusillade qui a eu lieu à cause de l'échec de la transaction... Ça t'a fait perdre ton boulot et ta maison.

Tu as quand même voulu continuer ce genre d'affaires et tu t'es lancé dans le trafic de drogue à Bangkok, mais...

Sur place tu t'es fait attaquer par une organisation ennemie nommée les «Yakuza » qui voulait te piquer la marchandise. Ton chauffeur a bien essayé de s'enfuir mais il s'est vite fait rattraper par les Yakuzas dans la course-poursuite où tu a failli avoir un accident mortel. Tu as perdu à nouveau ton travail et tu as frôlé à nouveau la mort.

Rentré au pays sans argent, sans maison, sans travail, sans rien, tu as dû essayer de refaire ta vie et après avoir repris tes études de droit, tu as retrouvé un boulot, une femme, une maison.

Mais un soir, en rentrant du travail, tu tombes en panne d'essence, devant chez toi. Te voilà seul en pleine nuit, au bord d'une route. La nuit est très obscure, tu ne vois même pas à deux mètres devant toi. Tu es avec ton jerrycan à la main, tu as peur, tu as froid ...

Arrivé à la pompe à essence, tu remplis ton bidon et tu repars. En arrivant à ta voiture, tu aperçois à l'intérieur une silhouette qui te regarde fixement. Tu t'approches. Un Yakusa en sort et te poignarde.

Je savais que tu ne valais pas grand-chose, mais mourir comme ça, tu ne le méritais pas ...

Axel Signoret et Ludovic Perez

Une seconde chance

Tu continues à marcher avec ce bidon d'essence, mais tu n'as pas vu qu'il était troué en faisant le plein à la station. Maintenant tu es en train de rentrer chez toi, et même si tu vois l'essence s'écouler peu à peu, ton bidon te pèse de plus en plus. Tes jambes ont du mal à te suivre et tu te demandes ce que tu fais ici en plein milieu de la nuit.

Tu pensais que tu aurais pu tenir plus longtemps mais tu te mentais : trois minutes après, tu étais étendu sur la route, à moitié inconscient, une balle entre les deux omoplates. Tu repenses alors à ce qui t'a amené là.

Tu ne te serais jamais dit que ce boulot ne durerait plus que quelques jours si seulement tu n'avais pas fait cette faute horrible en volant des milliers de litres de pétrole en seulement un an.

Tu n'imaginais surtout pas que ton patron le découvrirait grâce à ce logiciel que tu avais passé tant de temps à installer, ce logiciel dont tu n'imaginais pas qu'il servait à voir tes manigances : tous ces litres d'essence sortis du puits et ensuite revendus clandestinement, pour ton propre profit.

Du coup il t'a viré, tu ne t'en es pas trop mal sorti, c'est du moins ce que tu croyais.. En rentrant chez toi, hier soir, tu n'a vu que tu n'avais plus d'essence qu'à seulement quelques mètres de ton garage . Tu n'as pas pensé que c'était un piège ; tu avais pourtant fait le plein la veille . Si seulement ton ancien travail ne t'avait pas obligé à rouler en 4x4 ! Impossible à pousser tout seul ... Tu vas devoir laisser ton véhicule au bord de la nationale et parcourir à pied les douze kilomètres qui te séparent de la station-service.

Ces douze kilomètres qui vont, tu ne le sais pas encore, bouleverser ta vie.

Je roulais sur cette nationale, sous cette pluie torrentielle. Je ne voyais pas à un mètre. J'ai freiné brutalement quand je t'ai vu au sol. Obligée de m'arrêter si je ne voulais pas t'écraser.

Lorsque j'ai réalisé que tu avais une blessure grave à la tête, due sans doute à ta chute sur l'asphalte, je n'avais pas encore remarqué la blessure par balle dans le dos.

Si je ne t'avais pas amené à l'hôpital, tu ne serais plus de ce monde.

Grâce à moi, ta vie est en train de changer. Quand tu t'es réveillé sur ton lit d'hôpital, tu m'as regardé en souriant, tu ne te souvenais de rien, ou peut-être faisais-tu semblant. Peu m'importe, tu peux maintenant refaire ta vie ou devrais-je dire la nôtre.

Axel De La Mata et Bastien Cagnes

Le raté

Tu marches pendant des heures et des heures, en pleine nuit, et tu entends les voitures passer sans s'arrêter. Les occupants doivent se demander : « Que fait un homme tout seul, la nuit, au bord de la route ? Ça doit être un escroc. »
Donc ils ne s'arrêtent pas.

Tu chantes une chanson que toi et ta mère vous chantiez quand tu étais petit, « Un kilomètre a pied, ça use, ça use... »
Ta mère disait que chanter cette chanson pourrait te faire oublier un long trajet : quand tu étais jeune, ça marchait, mais maintenant que tu as trente ans, avec tous les soucis que tu as, ça ne fonctionne plus.

Au petit matin, alors que la station-service est en vue, tu te dis :
« Comment j'ai pu en arriver là ? »

Hier était pourtant une journée comme les autres : tu t'étais réveillé, tu avais pris ton petit déjeuner, tu t'étais habillé avec ton éternelle cravate et ton costume trois pièces, et tu étais parti comme d'habitude, avec ta voiture toute neuve que le travail venait de te payer. Tu t'étais installé calmement dans ton bureau, et c'est là que tu as entendu au micro :

« Jacques est convoqué dans mon bureau, TOUT DE SUITE ! »

Ton cœur a commencé à battre la chamade, et tu t'es dit : « C'est bon, je suis cuit. » Ton patron est en affaires avec le patron de Totalgaz, et il a dû découvrir tes agissements. »

Quelle idée aussi de vendre cette drogue aux employés de la station !

Tu continues le long couloir qui mène aux portes de l'enfer et tu franchis le portail pour arriver dans l'antre de Satan.

Il te dit : « ASSIEDS-TOI » Tu t'enfonces dans le fauteuil qu'il te désigne en face de lui. Tu ne dis rien, tu le fixes d'un air le plus neutre possible.

« Je suis au courant de tes agissements, je veux que tu fasses tes valises et que tu partes tout de suite. Tu me rendras la voiture et tout ce que l'entreprise t'a offert, ce que tu as fait est inadmissible ! »

Tu quittes le bureau, le cœur battant -comment avait-il pu deviner?- mais plutôt rassuré. Tu ne t'en sors pas trop mal.

Tu es tellement énervé que tu veux aller sniffer de la coke, donc tu décides d'aller en chercher et de ne pas rendre tout de suite la voiture. Tu vois que dans tes poches il te reste environ 500 euros de liquide. Tu roules, tu roules, tu roules. La nuit tombe, tu traverses des petits villages, tu continues encore, pendant quelques kilomètres, un peu au hasard. Puis tu décides d'aller à Anvers, tu achètes 5 grammes, il ne te reste plus rien.

Tu reprends ta voiture dans un état pitoyable pour rentrer chez toi et tu tombes en panne en plein milieu de la nationale. Fallait que ça arrive, c'est pas ta journée.

Tu tournes la clef pour démarrer et là tu vois que tu n'y arrives pas. Tu prends alors le jerrycan dans ton coffre. Tu ne sais pas pourquoi il y en a un, mais tu ne cherches pas à comprendre. Il reste un peu d'essence au fond, tu le vides dans ton réservoir, tu roules, mais là, tu tombes définitivement en panne : bien sûr, il n'y avait pas assez d'essence dans ce jerrycan.

Et tu pars, à pied, pour la station-service la plus proche, c'est-à-dire douze kilomètres.

Tu marches tristement, parce que ta villa est à cinq minutes de chez toi, et que tu sais que par ta faute, tu as tout perdu.

Dis-toi que si une personne que tu connaissais te croisait aujourd'hui, elle pourrait se dire :
« Oh quel bouffon, ! Dire qu'il a perdu ce travail en or qui le faisait si bien vivre ! »

Luisa Feliu et Sabah Belgas

Brûlure intense

Tu avais tout ce que tu voulais grâce à ton travail : tu pouvais avoir un chalet à la montagne , une villa au bord de la mer, mais il y avait *une*, une seule, condition : «ne jamais s'arrêter, ne jamais parler.»

Tout a commencé lorsque cet homme est venu te chercher dans ta petite entreprise de commerce international pour te proposer de le rejoindre dans sa compagnie pétrolière. Tes qualités : grand négociateur, multilingue (français, russe, anglais, slovaque et même coréen !).

Mais ce que tu ne savais pas, c'est que cet homme allait te plonger dans la contrebande. Tu allais bientôt le découvrir à tes frais.

Officiellement, ta première mission était d'aller acheter des petites compagnies pétrolières en faillite pour les réimplanter dans d'autres pays.

Mais tu as mené ton enquête : tu as découvert que cet homme vendait ces sites pour en faire des centres d'exploitation d'uranium, uranium qui serait ensuite revendu à des dictatures étrangères comme la Russie, la Slovaquie ou la Corée du Nord.

De plus, tu as compris que les intermédiaires qui les négociaient ne restaient jamais en vie longtemps après avoir effectué la transaction et qu'il y avait beaucoup d'argent liquide qui passait de main en main.

Tu n'aurais jamais dû trahir la condition que ton patron t'avait imposé. «ne jamais s'arrêter, ne jamais parler.»

Toi, tu as parlé. Tu n'aurais surtout pas dû aller le voir, lui, celui que tu croyais être ton meilleur ami, celui qui t'a balancé. Tu n'aurais jamais dû lui dire tout ce que tu avais découvert. Évidemment, tu ne savais pas qu'il était là uniquement pour te planter.

Puis tu as voulu arrêter : Dommage !

Dommage que tu sois tout seul sur cette route sans personne pour t'aider. Dommage pour toi que ton patron ait beaucoup d'hommes de main pour t'en envoyer un, cette nuit.

Si tu n'avais jamais accepté ce travail, tu n'aurais pas été dans une telle galère. Tu n'aurais jamais marché seul, sur le bord de cette route, en pleine nuit ; tu n'aurais jamais reçu dans le genou, cette balle du tueur que tu n'avais pas vu, planqué de l'autre côté de la route.

Maintenant te voilà couché sur le sol, te tordant de douleur, avec ton jerrycan d'essence renversé. Tu respires encore. Si seulement tu n'avais pas eu cette essence sur toi et si ce touriste passant par là en voiture n'avait pas balancé ce mégot de cigarette encore incandescent, tu n'aurais jamais fini ta pauvre vie brûlant comme une torche sur le bord de cette route.

Julien Bordeneuve et Yanis Selmani

Le jour où tout a basculé

La fin, c'est quand ton patron t'a appelé pour te dire que tu étais viré !

Il avait en effet découvert que tu avais détourné de l'argent, ce qui expliquait ton train de vie.

En plus tu es tombé en panne devant chez toi.

Te voilà donc en pleine nuit sur le bord de la route : tu vas jusqu'à la station-service à pied avec ton jerrycan vide, même s'il en reste un peu au fond. Tu vas quand même le remplir car il n'y en a pas assez.

Sur la route, tu vois une voiture te foncer dessus, alors que toi tu fumes ta cigarette tranquillement, en marchant. Tu fais un bond de côté pour l'éviter et ta cigarette tombe dans ton jerrycan. Avec le peu d'essence au fond, ça fait BOUMMMMMMM !!!!!

Tu vois le ciel tourner en rond et les girophares flous des pompiers qui arrivent. Tu te sens mourir.

Tu es couché sur un lit d'hôpital. Ton patron arrive et il me voit attendre à ton chevet que tu sortes du coma. Il s'approche, je m'énerve, je lui dis qu'il a fait une grosse erreur de jugement, qu'il fallait qu'il te laisse une autre chance.

Mais bon, maintenant, c'est trop tard : tu vas mourir, il fallait réfléchir avant.

Je suis très triste car nous étions très proches.

Nuno Gomes et Loïc Vigo

Un voyage plus compliqué que les autres

Tout a commencé quand tu es parti à Madagascar : tu avais un rendez-vous avec le patron de l'usine pétrolière avec qui tu devais effectuer la transaction : acheter de l'essence contre de l'argent liquide. Mais il n'a pas voulu entrer dans votre jeu d'escrocs.

La valise pleine de billets que t'avait donnée ton chef pour l'échange te reste sur les bras.

Le lendemain matin, tu contactes ton patron, comme si de rien n'était. Et un jet privé vient te chercher. Ton patron ne sait pas que tu t'es gardé la valise sous le coude.

Les mois passent, tu crois que tu t'en es bien tiré.

Hélas, tu reçois un jour un coup de téléphone de ton patron; le pétrole n'a pas été livré, il sait que tu as gardé la valise. Il se montre menaçant et te dit que tu as quarante-huit heures pour lui ramener l'argent.

Tu dois rester planqué. Tu es désespéré et tu sombres dans la dépression. Deux semaines plus tard, tu n'en peux plus d'être enfermé chez toi.

Tu décides donc d'aller rendre visite à ta mère dans le Nord mais il fait nuit et tu n'as plus d'essence. Tu avais pourtant fait le plein. Tu ne te méfies pas.

Te voilà seul, la nuit, sur la route, avec ton jerrycan.

Tu décides d'appeler ta mère pour qu'elle vienne te chercher et elle te dit qu'elle va arriver, mais tu décides de continuer ton chemin.

Quelques minutes plus tard, une voiture passe pour te prendre. On te dit de monter, tu prends peur et tu te mets à courir. Mais les mecs te suivent en voiture. Ils te tirent une balle dans les jambes et tu tombes. Ils t'enlèvent et t'emmènent ...

Vas-tu mourir ou vas-tu survivre ?

Chaïma Mokrani, Lydie Otéro et Andréa Rodrigues

Pas d' bol !

Déjà enfant, ta vie s'est vite compliquée.

À six ans, tu vas à l'école, tu es un très bon élève. Mais au décès de ta mère, tu t'effondres totalement, tes résultats baissent et tu es souvent seul. Tu n'as pas d'amis sauf un, qui s'appelle Jacob. Mais à l'âge de quatorze ans, Jacob passe le permis scooter. Un jour, il a un accident et il en meurt. Tu restes seul avec ta soeur, en foyer d'accueil, pendant quatre ans.

À l'âge de dix-huit ans, tu commences à avoir de mauvaises fréquentations.

Un jour, tu rentres chez toi et tu vois ta soeur assassinée. Une sombre histoire de coke... Ce jour-là, tu te promets de la venger. Tu n'as jamais pensé que les trois décès étaient liés.

Mais la vie passe... Tu décroches ce boulot ...Tu as une belle vie, tout le monde t'envie et pour tes vacances, tu décides de revenir dans ton ancienne maison. Mais dans l'allée du garage, tu tombes en panne d'essence. Pas de bol...

La première station est à douze kilomètres ... Tu te retrouves avec ton jerrycan... sur la route...

Une voiture toute noire commence à ralentir, tu penses que c'est pour t'amener à la pompe à essence. Mais c'est un homme cagoulé qui te donne un message qui t'explique comment retrouver le criminel de tes proches, et là, ton passé ressurgit brusquement.

La voiture s'éloigne rapidement. Tu as lu le message et tu penses qu'il va te falloir retrouver l'homme cagoulé ... Tu penses aussi que la panne d'essence n'était pas un hasard et que tu ne t'en tireras pas vivant.

La station-service n'est plus qu'à quelques mètres, ton destin aussi.

Alexandre Cazenave et Johann Gadi

Un dernier pour la route

(suite ... et fin)

Comme l'essence dans le réservoir, tant qu'il y en a et qu'on roule, on ne se rend compte ni de son prix ni de son importance, puis un jour le baril flambe, le cours du brut grimpe en flèche, les ménages se mettent à réfléchir avant d'aller à la pompe et toi, dans tes républiques lointaines où tu sèmes les derricks et les plates-formes de forage, tu sens la grogne monter, la pression s'élever de tous côtés. Les ouvriers se prennent à rêver d'être mieux payés, les acheteurs de payer moins, les gouvernements de toucher plus, est-ce que tu t'énerves pour autant ? Non, tu gardes ton calme, tu revois ta stratégie, tu glisses plus de dollars dans les valises que tu abandonnes dans les bureaux des hauts-fonctionnaires, ton groupe d'intérêt investit dans une nouvelle vague de lobbying en Europe et aux Etats-Unis, une campagne de communication à destination du grand public et le choc pétrolier se transforme en simple vague, tu surfes dessus comme tu as toujours surfé sur tout, tu ajoutes des pièces dans tes compromettants dossiers, tu renforces la sécurité autour des sites de production, tu rédiges de beaux rapports pour le conseil d'administration. Tu es quelqu'un de bien. Tu es quelqu'un de fiable. Le bras armé d'un consortium puissant.

Alors que fais-tu là, ce soir, ce bidon d'essence à la main ? On pourrait croire que tu t'en vas vers la station-service, chercher du combustible pour décoincer ton véhicule en panne, il n'en est rien, tu le sais, ton réservoir est plein, c'est de là que tu as siphonné la 98 octane dont tu as rempli ce bidon. Quinze litres, pas plus, ça t'a paru largement suffisant. C'est un hasard, au fond, si la route que tu suis mène à une station du groupe, tu n'iras pas jusque là, ce soir, tu feras étape dans une jolie villa, perdue au milieu des champs. Tu la connais bien, cette maison d'architecte, garage six voitures et réceptions avec vue sur piscine et cascade, tu y as passé quelques soirées, quand tu revenais de mission, que tu quittais les tropiques, l'équateur et les jungles pour assister, entre initiés, à l'une ou l'autre réunion au sommet. C'est la résidence secondaire du Directeur des Ressources humaines du groupe qui t'employait. Une belle baraque pour un type un peu mou, un peu sage. Pas vraiment un ami, tu le sais à présent car c'est lui qui a signé ta mise à pied, celle que tu as reçue hier, juste avant qu'on ne te prie de quitter les bureaux, sans saluer les collègues, escorté par un vigile que tu n'avais jamais pris le temps de rencontrer. Tu as tout laissé là, les photos, les dessins des enfants et leurs moches bricolages : que quelqu'un d'autre les détache de tes murs, comme on replie en silence les effets personnels des morts à l'hôpital, que quelqu'un soit, rien qu'un instant, confronté à tes traces, à ton petit sillage, dans un océan de productivité illimitée.

La pétrochimie, ça a toujours été ta passion, gamin déjà, tu t'endormais en murmurant le mot magique : moteur à explosion. Tu n'as jamais eu le cerveau qu'il fallait pour devenir ingénieur, mais tu avais le reste : la volonté, le sens du devoir et, surtout, tu ne t'encomrais jamais de ces arrière-pensées ringardes qui clouaient tes rivaux au sol : les scrupules et la morale. Tu ne voyais jamais que ce qui était devant toi et le meilleur moyen d'y arriver, à tes yeux, c'était de foncer.

Tu as tout fait pour ton groupe pétrolier, tu as soudoyé des policiers, saoulé des militaires, torturé des syndicalistes et déporté des paysans, tu as cogné, insulté, terrifié, embauché de plus musclés que toi pour achever la tâche, tu as fait de ton mieux, toujours et en tous lieux, tu as gagné le silence et assuré la paix, pendant plus de vingt ans.

Puis ils t'ont mis dehors.

Comme ça.

Alors que c'était toi, jusqu'ici, qu'on chargeait de virer, de nettoyer, d'arbitrer, à grands coups de pieds au cul et de cocktails molotovs.

Tes méthodes ne nous sont plus nécessaires, a commenté le DRH, on tourne la page.

Comme si tu n'étais qu'un bouquin de belles histoires pour endormir les gosses, qu'on pouvait refermer une fois la dernière page lue...

Il imaginait sans doute qu'avec une valise bien pleine, à ton tour, tu partirais heureux, savourer avec ta famille au bord d'une mer lointaine, un repos bien mérité. C'était mal te connaître. Tu as vérifié ton briquet, emporté ton bidon et tu as pris la route.

Rien de tel que les flammes pour purifier ce monde rempli de pourriture.

Tu marches dans la nuit et l'air tiède te caresse les bras, le bidon se fait lourd mais ta rage est intacte, quand les voitures passent en hurlant, tu lèverais bien le pouce, histoire d'accélérer un peu ce chemin qui te mène vers le joli bûcher. Tu n'as jamais pris goût jusqu'ici aux plaisirs pyromanes. Quand tu brûlais des huttes, incendiait des villages ou les entrepôts concurrents, tu le faisais sans haine, avec des gestes posés, comme on recompte deux fois une addition compliquée avant de transcrire les chiffres dans un livre comptable. Tu le faisais par devoir. Cette nuit, l'enjeu est différent. C'est sur tes doigts qu'ils ont marché avec leurs grosses bottes. Tu vas bouter le feu à la villa de ton ancien directeur et l'idée te plaît. Car tu ne t'arrêteras pas là. Quand tout sera en cendres, tu iras chez les autres membres du conseil de direction, tu égorgeras leurs chiens, tu briseras leurs vitres, tu déposeras dans leurs boîtes aux lettres des rats empalés sur des piques à brochettes. La terreur, c'est ton métier, tu le connais par cœur. Ils ont mis fin à ton contrat, ils n'ont en rien réduit tes compétences. Ils étaient sept au conseil de direction le jour où ils ont entériné la décision fatidique, ils seront sept à sombrer corps et biens.

Tu souris.

La nuit est tiède, la route droite, tu as si bien vengé, dans ta tête, ton licenciement que tu rentrerais bien te reposer un peu, ranger le bidon, fermer le garage et t'endormir, au volant de ta voiture arrêtée, comme tu l'as fait tant de fois en Birmanie, à Zanzibar, à Nouméa, les bras croisés, le front posé, les yeux fermés.

Non, tu dois poursuivre ta route. Le feu t'attend car le feu n'attend pas.

Une voiture ralentit dans ton dos. La police ? Tu n'as encore rien fait, tu as le droit de marcher ici. Tu fais semblant de rien, le bidon dans les bras, comme un bébé endormi. La voiture se rapproche, son moteur tourne à bas régime, tu sens sa présence à deux pas derrière toi, puis la carrosserie glisse le long de la route, avance jusqu'à ta hauteur, la vitre passager est baissée.

« Montez, je vais vous emmener. »

C'est une voix de femme, tu tournes la tête, dans l'obscurité tu ne distingues pas bien les traits, tu dirais une dame d'un certain âge, d'un âge certain même. Quand le nombre d'années se fait incertain parce qu'il n'a plus d'importance.

« Vous êtes têtus, vous. Allez, je ne vais pas vous manger. Juste vous faire gagner du temps. »

On t'a tellement appris à te méfier de tout, à te méfier du loup, que tu refuserais l'offre du petit chaperon ou de sa grand-mère. La portière passager s'ouvre. Tu jettes un œil dans l'habitacle, tu ne vois rien. Tu t'assieds, le bidon posé sur les genoux.

La voiture démarre. La vieille roule en silence. Dans le halo des phares, les platanes et la ligne intermittente blanche rythment le défilement interminable de la nuit.

« Vous ne me dites pas où vous allez ? » demande la vieille. Elle ajoute aussitôt : « Ce n'est pas nécessaire. J'ai tout compris. A cette heure-ci, avec votre bidon... où voudriez-vous aller ? »

L'idée te fait sourire, personne ne devine où te mènent tes pas, justement, tout le monde se méprend sur tes intentions.

« Je n'arrivais pas à dormir, cette nuit. Vous savez, quand je ne dors pas, je me mets à la fenêtre, je regarde. Parfois j'aperçois la silhouette d'un chat ou le vol d'une chouette. Ça ne me rend pas le sommeil mais ça occupe. A mon âge, c'est déjà ça... »

Tu l'écoutes parler, sa voix est douce, elle roule un peu les « r », son accent te rappelle celui d'une vieille tante qui, gamin, te servait du flan l'après-midi quand tu venais passer un bout de vacances, chez elle, à cueillir des prunes et surveiller les confitures.

« On dit souvent que la pleine lune rend les gens et les bêtes nerveux, moi je dis que c'est l'obscurité qui les travaille. »

Tu ne distingues pas les traits de son visage. De profil, son nez et son menton forment une sorte de bec de rapace, elle a les cheveux frisés, elle n'est pas grande. Elle pourrait être ta tante, si les morts se mettaient à conduire de vieilles Renault par les nuits sans lune.

« Tenez, ce soir, ce n'est pas un animal que j'ai vu par ma fenêtre, c'est un homme. »

Tu ne dis toujours rien. Tu l'écoutes et tu te demandes si tu vas oser lui dire de te déposer à l'entrée de la propriété. La voiture passera bientôt à proximité.

« Un grand et fort gaillard dans votre genre. Celui-là, il va faire une bêtise, je me suis dit. Quand on est debout à une heure pareille, c'est mauvais signe. Les gens qui n'ont rien à se reprocher, ils dorment. Vous aussi, si vous le pouviez, vous seriez au lit, entre les draps. »

Elle n'a pas tort. Tu regardes la route, il te semble que vous n'avez pas croisé une seule voiture depuis que vous roulez. Tu ne vois pas de phares dans le lointain, tu ouvres la fenêtre à l'aide de la vieille manivelle, tu aimes ce geste, le vent tiède s'engouffre. La vieille poursuit son histoire. Tu cherches à repérer le chemin qui mène à la villa.

« Eh bien, le gaillard, il s'est approché de sa voiture, il avait allumé la lumière de son garage et la porte était ouverte. Il a siphonné son réservoir pour remplir un bidon. D'essence. »

Tu rentres la tête dans la Renault. La situation ne te fait plus rire, l'air qui s'engouffre par la fenêtre te semble glacé à présent. Où veut-elle en venir ? Tu la regardes, elle ne quitte pas la route des yeux.

« Ah, je vois que vous vous posez la même question que moi : que peut-on bien faire avec un bidon d'essence sinon remplir le réservoir d'une voiture ? On veut en finir pour de bon. On marche dans la nuit, on se trouve un petit coin calme, on s'assied sur le sol, on dévisse le bouchon, on s'arrose, on allume une

dernière cigarette et zouf! »

Elle rit d'un petit rire aigu. Tu ne sais si c'est de la cruauté qui s'exprime ainsi ou la tension, devenue palpable dans la voiture, qui s'échappe comme par une soupape. Tu voudrais descendre. Tu n'as pas la moindre envie d'expliquer ton comportement.

« J'habite en face de chez vous depuis que vous avez construit votre maison : j'ai vu grandir vos enfants, je pourrais dire quand vous partez en vacances et quel jour vous faites vos courses. Est-ce qu'on se connaît pour autant ? Non. Nos portes d'entrée ne sont pas assez proches. C'est de la fenêtre de la salle de bains que je vous ai vu faire, c'est de là que je vous vois fumer des cigarettes en cachette quand votre femme est au lit et que vous allez partir pour plusieurs semaines. Vous voyagez beaucoup...

- Je voyageais. C'est fini. Ils m'ont mis à la porte. »

Elle sourit dans le noir. Ses dents reflètent la clarté des phares. Elle tourne enfin la tête vers toi.

« Vous n'allez pas de me dire que c'est pour le travail que vous alliez vous foutre en l'air ? Le travail! Mais qu'est-ce qu'il vous fait à tous, celui-là ? Vous ne trouvez vraiment que ça vaut la peine d'en finir pour des futilités pareille ?

- Je n'ai pas dit que je voulais en finir, c'est vous...

- Oh, ne me prenez pas pour une imbécile... Quand on quitte sa maison avec un bidon d'essence à pied, ce n'est pas pour aller dépanner un copain au bord de l'autoroute. »

Elle n'en dit pas plus. Elle roule en silence et, toi, tu penches à nouveau la tête par la fenêtre ouverte, le vent te fouette le visage, tu fermes les yeux un instant, quand tu les rouvres, tu crois apercevoir, au bord de l'horizon, les premières lueurs du jour. Ta haine est retombée. Ton envie de bouter le feu à la terre entière te fait sourire à présent.

La vieille roule et roule encore, le jour se lève sans violence, presque imperceptiblement. Le silence te fait du bien, le vent aussi. Tu souris. Tu tournes la tête, tu distingues enfin un peu de ses traits. Elle te sourit aussi. Elle a le visage rond et des petits yeux clairs.

« Écoutez, dit-elle, si je roule bien, on peut être sur la côte pour le lever du soleil. J'ai un ami qui tient un petit bar dans le vieux port. Je vous offre un café. »

Tu ne dis rien de plus et elle comprend que tu ne refuses pas.

« Vous pouvez déposer votre bidon », ajoute-t-elle. « Mais c'est une bonne idée d'avoir apporté une réserve : ça nous évitera peut-être la panne sèche au retour. Et puis, au prix de l'essence... ».

Tu fermes les yeux un instant. Tu hésites une seconde. Après tout, tu n'as pas grand chose de prévu aujourd'hui. Tu déposes ton bidon sur la banquette arrière et tu te détends pour de bon.

« Et c'est quelle maison, que vous habitez, exactement ? »

Le reste de l'histoire ne regarde que toi.

Nicolas Ancion